



2 Éditorial La dynamique du patrimoine Robert Cramer

Un écomusée
peu connu des Genevois
Evelyn Riedener

3 L'alpinisme, un art de la montagne Marcellin Barthassat

Entre terre et eau,
la renaturation
de la Haute-Seymaz
Marcellin Barthassat
Alexandre Wisard

4 Ancienne gare des Eaux-Vives : in memoriam Michel Brun

Agenda

L'Alhambra, cent ans d'un bâtiment culturel, avant-gardiste à toute échelle

L'Alhambra vient de célébrer en fanfare (celle des Canards des Croquettes) ses cent constellations devant la rotonde jadis étoilée de son entrée, festivités prolongées dans le foyer et dans l'Alhambar.

En effet, ce « théâtre cinématographique » avait été inauguré le 8 janvier 1920, après deux années de chantier. Il fut conçu par Paul Perrin, père de l'architecte homonyme du Bio[graphe] érigé en 1928 sous le nom de Cinéma-Carouge.

L'Alhambra – nom se référant au « château rouge » al-Hamrâ de Grenade – était alors la plus grande salle, avec ses 1400 places, et l'un des premiers espaces polyvalents de Suisse destiné à présenter à la fois le 7^e art et des spectacles de scène, grâce à sa fosse d'orchestre, sa tour de scène et ses galeries¹.

Auparavant, les films étaient projetés dans des lieux publics. Prenons pour exemple la brasserie située à l'angle de l'avenue du Mail et de la rue du Vieux-Billard qui servait aussi, dès 1899, de cinéma à l'enseigne de l'Alhambra (!), trois ans après les premières projections en Suisse de films des frères Lumière au Palais des Fées de l'Exposition

nationale à Genève. Mais des précautions s'imposaient, surtout pour prévenir les incendies qui étaient très fréquents, les films en celluloid pouvant facilement s'enflammer, voire exploser. Le drame du Bazar de la Charité à Paris, survenu le 4 mai 1897, restait marqué dans toutes les mémoires. L'incendie avait provoqué l'effondrement du bâtiment et la mort de 128 personnes!

L'Alhambra n'a connu que trois propriétaires. La Société immobilière Domus avait acquis les terrains utiles à son implantation, à l'initiative de Lucien Lévy, dit Lansac, directeur de la succursale suisse de la Société anonyme Omnia, dont le nom figure gravé au-dessus de l'entrée principale. Cette société d'exploitation cinématographique était à l'époque l'unique concessionnaire de la production de Pathé Frères. Mais suite à la radiation de sa succursale en juillet 1919, la salle fut rebaptisée Alhambra. En 1961, la SI Domus vendit l'Alhambra à l'État de Genève qui le remit à la Ville le 1^{er} janvier 2000, en échange des abattoirs de La Praille, où a été construit le stade de Genève.

Quant aux exploitants, ils ont été plus nombreux. À la Société des Cinémas-Théâtres SA, dont dépendait la SA Omnia, succéda en 1936 la Rex SA de Lausanne, puis en 1946 la Filasca SA. Avant 2000, la salle connaissait un mode de gestion mixte, exploitée 240 jours par an par Métrociné, puis par la Société anonyme d'exploitation cinématographique SA, et 120 jours comme salle de spectacle, dont le secrétariat était assuré par l'association Basis.

Aujourd'hui, après sa restauration et l'adjonction d'une annexe adossée à la tour de scène en 2012-2015 par l'architecte Jean-Daniel Pasquettaz (Architech) et la nouvelle conception chromatique de la salle par l'artiste plasticienne Carmen Perrin, l'Alhambra constitue une scène culturelle vouée à promouvoir les musiques actuelles, mais aussi des festivals de cinéma, sous la présidence de Sandro Rossetti de l'Association des usagers de l'Alhambra (Aduda). Elle peut accueillir entre 750 et 1200 personnes, au gré de son nouveau système de planchers mobiles.

Il est important de souligner que l'Alhambra a toujours été à l'avant-garde de la production cinématographique, bien qu'exclusivement théâtre de variétés entre 1924 et 1926. Suite à sa modernisation, la salle, première de ce genre en Suisse, exalta la projection de films sonores et parlants. Si le programme de 1929 annonçait encore des films muets dès leurs sorties, tels que *Le masque de fer*, avec Douglas Fairbanks, ou *Terre de volupté*, avec Greta Garbo, l'Alhambra afficha le 2 août 1929 le premier film « sonore, parlant et chantant », *Le chanteur de jazz*, film de 1927 en Vitaphone. La salle jouissait de cette toute nouvelle technique en exclusivité, car elle possédait le système de la Western Electric, la piste sonore optique étant intégrée au film.

Au programme notamment, le nouveau grand film sonore avec Buster Keaton, *Le figurant*, et les actualités mondiales « sonores et parlées » du Paramount Journal ainsi que les derniers événements de la semaine en Suisse. Le programme de 1931 annonçait entre autres la projection du récent film franco-allemand parlant *La folle aventure* ainsi que des dessins animés sonores.

Dans les années 1950, avec l'avènement de la couleur, les opérateurs Hunziker et Jaccard s'amusaient à reproduire dans leurs carnets, aux crayons couleurs ou en noir-blanc, les grands titres des films projetés, dont deux films soviétiques en couleurs, *La chute de Berlin* de 1949 et *Sadko* de 1952 ou encore *Si Versailles m'était conté* de 1953, réalisé par Sacha Guitry.

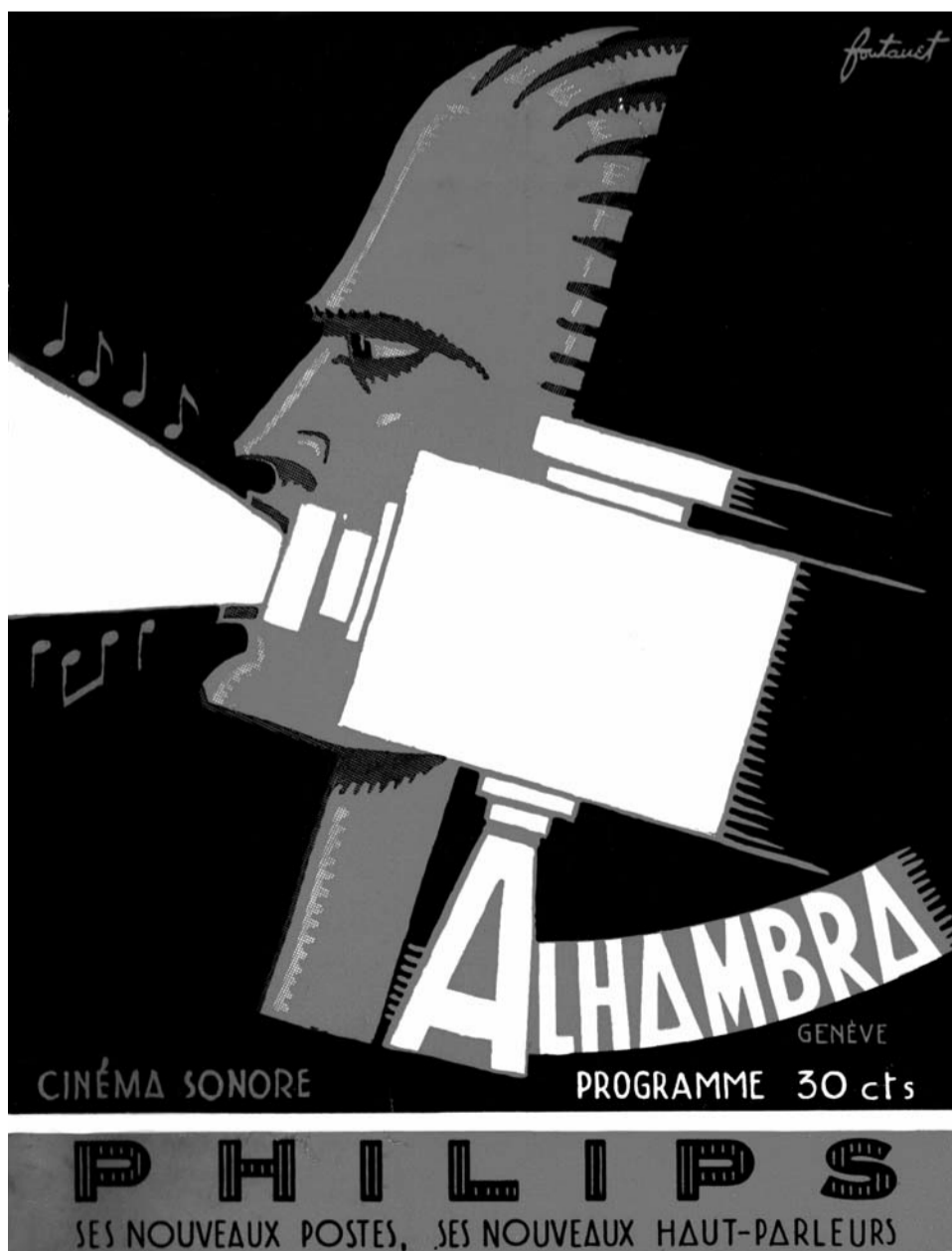
À sa valeur historique et culturelle s'ajoutent plusieurs aspects de valeur architecturale. Il s'agit d'un des premiers bâtiments publics construits en béton armé. Le péristyle et ses colonnes surmontés d'un fronton cintré, les pilastres des façades, les oculi et les corniches saillantes relèvent du répertoire baroque. Des éléments Art déco vinrent s'ajouter à l'intérieur dès 1926, lors de la restauration menée par Julien Flegenheimer, l'architecte de la gare Cornavin et l'un des architectes du Palais des Nations. Il s'agit notamment, dans le plafond incurvé à caissons en stuc de la salle, des motifs géométriques placés sous les puits de lumière ronds, appelés par analogie des moucharabieh, au-dessus desquels coulaient sur rails des plaques de verre de diverses couleurs, puits recouverts en 1990 par des coffrages en bois, aujourd'hui supprimés. Enfin, l'entrée disposée à l'angle de deux rues avait pour but d'attirer le regard des passants, à l'instar d'autres salles parisiennes comme le Gaumont-Palace, démoli en 1972, ou le Louxor qui vient de rouvrir après restauration.

Comme d'autres salles, celle de l'Alhambra a hélas été menacée de démolition dès 1976, notamment par le projet d'y créer un garage souterrain surmonté de plusieurs étages. Elle a finalement été sauvée en 1995 par le Comité de sauvegarde de l'Alhambra, un important combat citoyen mené par des personnes à titre individuel et des associations liées à la culture et à l'environnement. Cet exploit aboutit le 29 avril 1996 au classement de l'Alhambra comme monument historique, grâce aussi au soutien de notre association, alors appelée Société d'art public.

Catherine Courtiau

¹ Pour plus de détails, cf. *Alerte* 107, décembre 2008, pp. 1 et 4.

L'Association des usagers de l'Alhambra (Aduda) et Catherine Courtiau publieront un livre pour les 100 ans de l'Alhambra, à paraître le 15 septembre 2020 au prix de souscription de 40.- (+frais de port), puis en vente à 45.-. Vous pouvez passer vos commandes à 100ans@alhambra-geneve.ch



Alhambra, programme 1931, affiche de Noël Fontanet.



Un écomusée peu connu des Genevois

L'Association pour le patrimoine industriel (API), est un lieu qui semble avoir réussi le pari difficile de lier un espace de référence pour la conservation du patrimoine industriel à la vie quotidienne, en intégrant la diversité culturelle et sociale de Genève.

Fondé à Genève en 1979, l'Écomusée Voltaire de l'API se trouve à la rue du Vuache 25. Pour le visiteur le dépaysement est garanti. Ce petit coin perdu, à quelques minutes de la gare Cornavin, a été évalué comme intéressant lors du recensement du patrimoine industriel de 2008. Et attention ! Quand vous entrez dans la cour, ne marchez pas trop sur les mousses et lichens, ils sont apparemment aussi inventoriés.

C'est en 1895 que l'architecte Henri Juvet (1854-1905) construit cet ensemble pour l'industriel J. Lambercier. Dans son magasin, les professionnels trouvent alors outils, machines-outils, pièces détachées... enfin, tout ce qui peut permettre aux artisans et aux industriels de s'équiper pour livrer ensuite un travail de qualité. L'édifice situé dans la cour permet de stocker de grandes barres métalliques, ce qui



La cour de l'écomusée.

implique une hauteur sous plafond considérable. Une partie de l'espace servait à la fabrication de toutes sortes de graisses. Vers 1925, une portion de celui-ci fut reprise par un relieur. Aujourd'hui d'anciennes ou actuelles presses typographiques sont remises en activité, mais aussi des presses pour différentes techniques graphiques comme eaux-fortes, lithographies ou linogravures.

Le fonds du musée consiste en un dépôt important de machines industrielles constitué grâce aux dons d'entreprises privées. Impossible de tout énumérer ! Il faut profiter d'une visite guidée pour comprendre la richesse de ce fonds et admirer les machines pour l'impression, les presses et le matériel de reliure, les machines typographiques, le matériel cinématographique comprenant des appareils des marques Bolex, Pathé Baby et Revox, le matériel historique provenant de Sécheron ainsi qu'une collection fascinante d'anciens clichés de la presse genevoise.

L'API rend attractive la culture industrielle en présentant des expositions temporaires sur des icônes du patrimoine industriel comme la dynamo Lucifer, la machine à coudre Elna ou la caméra Bolex. L'API s'est ainsi engagée dans la valorisation du patrimoine industriel autant dans sa dimension technique et historique que dans sa dimension culturelle et immatérielle. Une équipe hétéroclite anime les lieux : artisans et artistes, personnes placées par l'Hospice général, étudiants et diverses associations s'y côtoient. Ils font vivre et vibrer les machines et les espaces en proposant des visites, des expositions, des projections, des cours de reliure et d'introduction à la création typographique, des workshops sur ses presses mais aussi des cabarets, des cours de tango ou des concerts.

L'écomusée est placé sous la direction artistique de Maude Gaudard Garcia et Franck Vacheron (alias Franck Na) depuis 2018. Ce dernier a bien voulu répondre à quelques questions.



Photographies Evelyn Riedener

La presse «Johannisberg» de 1906.

La dynamique du patrimoine

La juxtaposition de ces deux termes peut apparaître comme un paradoxe, voire un oxymore. Les différents articles de cette parution montrent pourtant à quel point le patrimoine n'est pas figé. Au-delà des nécessaires travaux d'entretien et de restauration, le patrimoine, naturel ou bâti, fait l'objet d'évolutions permanentes. Il se trouve aussi confronté à de nouvelles pratiques sociales et à des contextes économiques en constante mutation.

À cet égard la renaturation de la Seymaz est exemplaire. L'histoire de ce cours d'eau – qui ne trouve pas sa source dans un massif montagneux mais qui est le réceptacle d'une zone humide – a épousé toutes les évolutions des pratiques agricoles. Les marais d'origine ont été drainés, les grands chantiers d'occupation des chômeurs des années 20 et 30 ont permis de canaliser le cours d'eau, la mécanisation de l'agriculture des années 50 a accentué la banalisation du paysage. Dans un tel contexte, renaturer signifie tenir compte de ce nouvel environnement tout en étant ambitieux pour créer des conditions propices au développement de la biodiversité. Cela signifie

aussi tenir compte des attentes sociales : celles des promeneurs et des ornithologues mais aussi, et c'est d'une grande importance, celles des agriculteurs dont les préoccupations ont été à l'origine de la disparition des marais et pour lesquels la renaturation doit présenter des avantages leur permettant de s'adapter aux évolutions actuelles de l'agriculture.

Un cheminement comparable peut être observé s'agissant de l'évolution des usages et des aménagements de la salle de l'Alhambra dont l'importance sociale est indiscutable : son maintien étant le résultat d'une spectaculaire mobilisation de la population. La préservation et la mise en valeur du patrimoine industriel, les défis liés à la création des nouvelles gares du Léman Express, l'évolution du statut de la montagne se situent dans cette même nécessité de concilier les attentes actuelles, souvent contradictoires, de la société et la préservation du patrimoine. Le programme des visites complète heureusement ces présentations. Profitons-en !

Robert Cramer
Président de Patrimoine suisse Genève

Si une partie des locaux a été rénovée, beaucoup reste à faire comme par exemple le classement, le rangement et la restauration des objets. Comment allez-vous procéder ?

– Nous souhaiterions qu'un inventaire soit dressé par un archiviste. Un archivage dynamique pourrait donner une belle vitrine de l'activité industrielle du canton de Genève. Nous essayons au moins de référencer les dons que nous recevons. Un exemple de don : une entreprise nous a confié des peintures ayant pour sujet le cacao et le café. Pour nous, c'est une aubaine car nous aimerions faire une exposition sur les liens entre Genève et ces denrées. La restauration des documents mal stockés ou la réparation des machines, en particulier dans l'imprimerie, demande tout un savoir-faire parfois difficile à trouver.

Avez-vous un nouveau projet muséal ?

– Oui, justement nous aimerions élaborer au fil du temps des expositions qui, partant d'éléments particuliers dont dispose le musée, font éclore une gravitation intellectuelle autour de ces objets. Il serait passionnant de proposer des séminaires sur un objet et d'en tirer une bibliothèque virtuelle consultable sur le net.

Quel est votre objet préféré dans le musée ?

– C'est, je crois, une affiche typographique que nous avons réalisée avec une presse de

1906. Ses rouages n'avaient pas bougé depuis des décennies. Un jour, nous nous sommes dits : « Maintenant nous devons être capables de faire tourner cette bécane ». Après des réparations, des réglages et un apprentissage sur le tas, nous avons imprimé notre première affiche qui devait annoncer notre festival *Langages*.

Quelles activités proposerez-vous pour 2020 ?

– Des éditions utilisant les différentes techniques graphiques que nous permettent nos presses verront le jour. Nous proposerons des ateliers de dessin sur pellicule de cinéma, d'élevage de bombyx du mûrier, de repas gastronomiques, familiaux et multiculturels. Actuellement, nous travaillons sur une exposition sur le génial artisan Félix-Valentin Genecand, père des clous Tricouni. Mais beaucoup d'autres surprises vous attendent au cours de cette année. Pour en savoir plus : www.patrimoineindustriel.ch

Texte et propos recueillis par Evelyn Riedener

Une visite de l'écomusée vous est proposée le vendredi 13 mars à 17 h 30, suivie à 19 h d'une projection surprise dans le cadre de l'exposition *La caméra Bolex*. Voir notre programme des visites de printemps.

L'alpinisme, un art de la montagne

Le 14^e comité intergouvernemental de la Confédération pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, réuni à Bogota (Colombie) le 11 décembre 2019, a décidé d'inscrire l'alpinisme sur la Liste représentative de l'Unesco comme « patrimoine culturel immatériel de l'humanité »¹.

Portée par les communautés d'alpinistes et de guides de France, d'Italie et de Suisse, cette candidature multinationale présente l'alpinisme « comme une pratique physique traditionnelle marquée par une culture et une sociabilité partagées ». Un art fait de savoir-faire, de connaissances sur l'histoire des pratiques et des valeurs qui lui sont associées. Les milieux naturels ou aménagés, les conditions climatiques changeantes, l'appréciation d'événements physiques aléatoires font partie des compétences attendues, indique le communiqué.

Géographie sans frontières, la montagne fascine, angoisse, raconte et interroge. Pour l'alpiniste, elle exerce une attraction, un désir de rencontre autant émotionnel que rationnel. Le grimpeur sait qu'il doit jouer de l'équilibre, stimuler son mental, répéter ses gestes et démultiplier ses efforts. La résonance des reliefs, de paysages surdimensionnés, rend les défis omniprésents afin d'éviter des situations irréversibles. L'attrait pour la montagne est fondé sur cette velléité de comprendre les forces qui régissent les transformations géodynamiques, dont une grande partie reste invisible. Il y a une part d'imaginaire à se représenter le temps géologique. Derrière ces roches alpines se dissimule une sorte de mémoire entre Primaire et Quaternaire, soit environ deux cent cinquante millions d'années, donnant une dimension infinie à l'histoire humaine.

En Suisse la montagne, dont le statut mythique s'est surtout construit depuis le XVIII^e siècle, s'impose plus éloignée du séjour des hommes, « content(s) d'être et de penser » disait Jean-Jacques Rousseau. On escalade là où les distances deviennent possibles, avec une lenteur qui permet « d'entrer dans le paysage, de régler nos sens sur lui » selon Erri De Luca. Mais la montagne a ses revers, roches, neige, glaces, pentes, couloirs, arêtes, faces, cimes, toutes renferment leur hostilité, parfois considérée comme maléfique. Dès le XIX^e siècle, les exploits successifs des grimpeurs marquent la fin d'une représentation



Altels, Balmhorn et Rinderhorn, une trilogie au nord des Alpes depuis le Rote Totze.

négative des hauts reliefs. Nicolas Bouvier parle d'un « attachement âpre et rugueux que le montagnard porte avec lui comme un sac de pierres ». Pour Gilles Clément, ces hauts lieux constituent une réserve non exploitée, qui découle d'une « soustraction des territoires anthropisés ». Certains milieux de l'alpinisme partagent l'idée libertaire d'un « tiers paysage » (délaisé), ne relevant ni du pouvoir ni de la soumission au pouvoir, car échappant en partie à toute décision humaine².

Cette activité – plus que bicentenaire – prend naissance avec l'accompagnement de scientifiques, topographes, botanistes et géologues, par des montagnards qui initient les pratiques d'escalade, bivouacs, passages de cols, dans des conditions d'équipements minimalistes. D'après le cartographe suisse Eduard Imhof, les premiers arpentages remontent au XVI^e siècle. À l'époque des Lumières, certains notables, philosophes ou naturalistes s'enflamment pour les Alpes et sollicitent les pre-

miers « guides de montagne », trouvés chez des paysans, des chasseurs, des charpentiers ou cristalliers des hautes vallées³.

Les pratiques s'amplifient alors et l'alpinisme s'affirme progressivement. Son développement « en libre » et la création de groupes et associations vont incarner « l'esprit de montagne », un engouement qui se superpose aux arts de l'écriture, du dessin, de la géologie, de la botanique, de la cartographie, de la peinture, de la photographie ou du cinéma⁴. Aujourd'hui, outre l'évolution moderne et de diversification des sites parcourus, l'alpinisme s'appuie aussi sur des références esthétiques, liées à la beauté des itinéraires et des gestes d'une ascension. L'Office fédéral de la culture (OFC) souligne encore les principes éthiques qui forgent cette pratique, à savoir l'engagement de chacun, l'économie de moyens, une prise de risque mesurée et un devoir d'entraide et de secours entre alpinistes.

Marcellin Barthassat

¹ Office fédéral de la culture, communiqué du 11 décembre 2019: « L'alpinisme inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco ».

² Marcellin Barthassat, propos repris du texte « Arpenter, gravir et projeter », revue *Les Carnets du paysage*, éditions Actes Sud et ENSPF, Paris 2007.

³ Notamment: Conrad Gessner (1516-1565), savant zurichois, s'engage dans la conquête des hauteurs, Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733), naturaliste, topographe et voyageur, dresse des cartes alpestres. Entre 1786 et 1802, Johann Rudolf Meyer (1739-1813), maître tisserand, et Johann Heinrich Weiss (1759-1826), ingénieur, publient le premier Atlas suisse en seize feuilles. Jacques Balmat et Michel Paccard réalisent la « première » du Mont Blanc en 1786, qui marque véritablement le début de l'alpinisme avec les Cachat, Malceski, Whymper, Mummery, Charlet, Lochmatter, Knubel, Young ou Simond.

⁴ Nombre de montagnards incarnent des talents réunis: Horace-Bénédict de Saussure, Violette-le-Duc, Gayet-Tancrède dit Samivel, Charles Vallot, Roger Frison-Roche, Marcel Ichac, Gaston Rébuffat, Dino Buzzati, Walter Bonatti, Pierre Tairraz, Reinhold Messner, Erri De Luca et Nives Meroi, Rémy Tézier, Catherine Destivelle, Bernard Giraudeau, Simon Yates, Jean-Marc Rochette et bien d'autres.

Entre terre et eau, la renaturation de la Haute-Seymaz

Déoulant d'une lente sédimentation depuis le retrait glaciaire, les zones humides genevoises de la Haute-Seymaz couvraient une part importante de son territoire. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, l'essor de l'agriculture vivrière et la gestion des crues ont modifié les sols, l'hydrographie et les structures végétales, entraînant d'importants assainissements et remembrements fonciers. Dès les années 1920, on assiste à une disparition progressive des bocages et à une diminution de la biodiversité.

À la fin du XX^e siècle, bon nombre d'associations ont revendiqué une modification des pratiques de gestion des cours d'eau. La « renaturation » de la Seymaz est l'aboutissement de cette évolution. Pionnière en la matière, elle vise le rétablissement d'une relation entre nature, agriculture, paysage et usages. Près de vingt ans après, l'ouvrage *Entre terre et eau* retrace l'ampleur du chantier et l'expérience singulière qui a regroupé les disciplines de l'ingénierie, de l'architecture, de la biologie et du paysage. En associant les acteurs de terrain, paysans, habitants, responsables de l'administration et collectivités publiques, une forme de « contrat social et environnemental » a mis en exergue la complexité d'inscrire un tel espace dans une dimension d'agglomération rurale et urbaine.

Un collectif d'auteurs s'est adressé aux principaux acteurs, experts et personnalités marquantes qui ont été impliqués dans le « processus » de la renaturation. Ces contributions témoignent de perceptions et d'évaluations variées, souvent contrastées, ainsi que des questions ouvertes relatives à la complexité du grand chantier de la Haute-Seymaz. L'ouvrage répond au souhait de conserver la mémoire d'une première revitalisation d'un cours d'eau à Genève et son devenir. Nous espérons qu'il permette de prolonger réflexions et projets autour des vastes domaines de terre et d'eau.

Marcellin Barthassat
Alexandre Wisard



Entre terre et eau. Renaturation de la Haute-Seymaz

Collectif d'auteurs: Y. Bach, M. Barthassat (dir.), D. Kunzi, Ch. Meisser, J. Menoud
Infolio éditions, 2020

Le vernissage du livre aura lieu jeudi 19 mars à 18 h à l'aula de la Haute École HEPIA. Il sera accompagné d'une conférence de Christian Lévêque, hydrobiologiste de renom, sur le rapport de l'homme à la nature et au paysage: « De l'érème à l'écoumène, la construction de la nature en Europe ». Un débat suivra, en présence du collectif d'auteurs.

Pour plus d'information:
www.patrimoinegeneve.ch



Ancienne gare des Eaux-Vives : in memoriam

Les autorités suisses et françaises ont inauguré après huit ans de travaux, le 12 décembre 2019 (clin d'œil à l'histoire), la nouvelle liaison ferroviaire reliant la gare Cornavin à Annemasse.

Discours de circonstance, fêtes populaires et nombreuses animations ont marqué cette journée. La gestion de ce grand projet, la complexité des travaux à entreprendre, l'importance des capitaux investis (près de 2 milliards) et les implications politiques cantonales, fédérales et internationales étaient les grands défis que courage et détermination ont permis de relever dans les délais prévus. Ainsi la convention du comité international de 1909 prévoyant ce prolongement, âprement discutée, trouve sa réalisation 110 ans plus tard.

Si l'on peut exprimer une légitime satisfaction face à cette nouvelle ligne ferroviaire d'importance, il est cependant vivement regrettable que les parties au projet n'aient pas su, dans leur programme immobilier, maintenir l'ancienne gare des Eaux-Vives. Grave erreur d'aménagement, car ce pavillon provisoire en bois construit comme tel en 1888 lors de la mise en service de la ligne, réalisée après de tumultueux débats, était devenu le bâtiment identitaire du lieu, complété par un Buffet aménagé lors de l'Exposition nationale de 1896. Détruit par un incendie en 1996, le restaurant reconstruit, classé une étoile dans le guide Michelin, était devenu un lieu prisé des gastronomes.

Quinze ans de démarches diverses de la part d'associations de défense du patrimoine auprès de l'État pour souligner l'importance du bâtiment de la gare et une recommandation de la Commission des monuments, de la nature et des sites (2006) pour assurer sa conservation et son inscription à l'inventaire n'ont malheureusement pas suffi à éviter sa destruction. Une pétition de la dernière chance, lancée avant sa démolition en 2017, n'a pas eu plus de succès. Ce manque de culture et de sensibilité patrimoniale des décideurs politiques et aménageurs est consternant. Et pourtant, le maintien de l'ancienne gare en face du très bel ensemble d'architecture Heimatstil qui marque le beau côté de l'avenue aurait pu créer un lien entre le passé ferroviaire de Genève, la nouvelle gare et le quartier moderne en construction. Il n'en a pas été ainsi. Désormais un bâtiment locatif de rapport très conventionnel, et trop haut, propriété des CFF, remplace la vieille gare.

Il est intéressant de savoir qu'une gare de ce type, construite en 1857, se trouve encore à Culoz, sur la ligne Lyon-Genève. À l'époque gare internationale de frontière avec le royaume de Piémont-Sardaigne, elle présente un style sarde original, rappelant quelque peu l'ancienne gare des Eaux-Vives. Or ce bâtiment devait lui-aussi être démolé par la SNCF, mais une forte mobilisation d'étudiants en architecture de Lyon a réussi à le faire ins-



L'ancienne gare des Eaux-Vives, fin du XIX^e siècle.



La maison du garde-barrière.

crée en 2009 à l'inventaire des monuments historiques. Ce lieu emblématique de l'histoire des transports a d'ailleurs fait partie du programme d'une journée de visite de Patrimoine suisse Genève dans le Bugey en 1992.

La nouvelle voie du Léman Express a su néanmoins conserver avec bonheur l'ancienne gare de Chêne par un déplacement de l'édifice, réalisé avec succès, sur 40 m, et la salle de sport de Saint-Gervais (4,5 m) construite en 1882. Il est toutefois regrettable de n'avoir pas conservé l'ancien kiosque-arrêt de tram du plateau de Champel. Cet édifice aurait lui aussi été un judicieux rappel historique du

mode d'exploitation de l'ex-CGTE (Compagnie genevoise des tramways électriques) placé au-devant de la nouvelle gare, aux abords heureusement bien arborisés. On se rappelle à ce propos que Patrimoine suisse Genève avait pu convaincre les autorités de maintenir le kiosque de la place des Nations. Reste, dans le secteur Eaux-Vives, la petite maison de garde-barrière près du stade de Richemont, bien sympathique, pas encore démolie. Puissent les autorités maintenir ce dernier souvenir !

Il s'avère, au vu de ces quelques observations, que nos édiles et urbanistes devraient, en cette période de remise en question généralisée de notre mode de vie, davantage considérer le patrimoine existant pour l'inscrire dans les projets modernistes trop souvent épurés et froids, éloignés de toute considération naturaliste.

Michel Brun

Agenda

Jeudi 13 mars à 17 h 30

VISITE DE L'ÉCOMUSÉE VOLTAIRE de l'API suivi d'une projection surprise.

Jeudi 19 mars, 18 h

VERNISSAGE DE L'OUVRAGE *Entre terre et eau* suivi d'une conférence de Christian Lévêque et d'un débat (aula HEPIA).

Samedi 16 mai

EXCURSION DANS LE HAUT-JURA.

Samedi 30 mai, 10 h

BALADE « VUE DU SALÈVE, LES PAYSAGES FRANCO-GENEVOIS » dans le cadre des manifestations Écu d'or 2020.

Samedi 13 juin

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE de Patrimoine suisse Genève (programme à venir).

Renseignements auprès du secrétariat ou sur www.patrimoinegeneve.ch

Merci de soutenir nos activités

par un don ou en devenant membre souscripteur par une cotisation annuelle de soutien. Patrimoine suisse Genève est une organisation à but idéal, sans but lucratif et reconnue d'intérêt public. Fondée en 1907, elle s'engage dans le domaine de la culture architecturale, pour préserver le patrimoine bâti de différentes époques et encourager une architecture moderne de qualité dans le cadre de nouveaux projets.

Compte postal 12-5790-2 Patrimoine suisse Genève

Souscription « XIX^e »



XIX^e. Un siècle d'architecture à Genève (1814-1914) Une publication de Patrimoine suisse Genève sous la direction de Babina Chaillot Calame et Pauline Nerfin, à paraître en 2020. 330 notices, 450 pages richement illustrées.

Prix de vente public dès parution : 54.-

Je commande _____ ex. au prix de souscription de 44.- au lieu de 54.-

Le prix de souscription est valable pour une commande jusqu'au 31 mars 2020

Nom	Prénom
Adresse	
N° postal, lieu	
Profession	Courriel
Date	Signature

J'adhère à Patrimoine suisse Genève

membre affilié à Patrimoine suisse, recevant le journal *Alerte* et la revue *Patrimoine* : minimum 70.- / couple 80.- / collectif 105.- / étudiant 40.-

membre de soutien 150.-

Je m'abonne à *alerte*

4 numéros (un an) pour 20.-

Talon à retourner à Patrimoine suisse Genève, Case postale 3660, 1211 Genève 3

alerte

Paraît 4 x l'an

Éditeur Patrimoine suisse Genève, section genevoise de Patrimoine suisse
Président Robert Cramer

Ont collaboré à ce numéro

Marcellin Barthassat, Michel Brun, Catherine Courtiau, Evelyn Riedener, Alexandre Wisard

Secrétariat Claire Delaloye Morgado

Case postale 3660, CH-1211 Genève 3

tél. 022 786 70 50. info@patrimoinegeneve.ch

Graphisme Pierre Lipschutz, promenade.ch

Imprimé sur papier 100% recyclé

Molésion Impressions, Meyrin

© 2020, Patrimoine suisse Genève

www.patrimoinegeneve.ch
www.patrimoinesuisse.ch

Prochaine parution : été 2020

Délai rédactionnel : 30.3.2020